

Chapitre 4 : Les momies de Tam

(Tamanrasset, dimanche 3 avril 77)

Pendant des jours, Nivea s'opposa farouchement à l'invitation de la *walie*, puis finit par céder – peut-être grâce à la conversation suivante :

— Devine quels illustres écrivains nous auront précédé à Tamanrasset il y a 4 lustres ?

— André Gide, Albert Camus ?

— Tu brûles !

— Je donne ma langue au chat !

— Sartre et le Castor ! J viens d lire ça dans une revue, chez l dentiste.

— Ah bon, et qu'est-ce qu'ils en ont dit ?

— Pas grand-chose... La dame rapporte, comme à son habitude, une histoire d'cul !

— Parce que, de son œuvre, tu n'as retenu que les coucheries des *Mandarins* ? se fâcha-t-elle.

— C'est vrai qu'd'elle, j'n'ai vaguement lu qu'*Les Mandarins*...

Je fis donc une demande de congés inopinée, en *baratinant* mon chef, qui finit par admettre que le Sahara "à l'œil", c'était tentant ! Ajoutons qu'il n'ignorait pas (et moi non plus) que mon taux d'absentéisme, toutes causes confondues, était l'un des plus faibles de la *boîte*.

Concernant les filles, par chance, c'étaient les vacances scolaires, et les grands-parents acceptèrent avec joie de les garder.

Cependant, les jours passaient et toujours pas de réponse de Jul : ça finit par m'inquiéter. Mais il était trop tard pour reculer. Je comptais me rendre compte sur place de la nécessité – et de la faisabilité – de l'opération DEM (pour *Delenda Esse Mitidjinem*).

Samedi 2 avril nous retrouvâmes *Mémère* et Salouah à l'aéroport de Satolas.

— Tu... tu as emmené *Chimène* ? s'écria Mme Chambard, ébahie.

— M. Brahim m'a également invité à une partie d'chasse à la gazelle, ris-je.

— C'est qu'il veut en faire des choses, Lucien ! persifla Nivea. Escalader le Hoggar et le Djurdjura, reparcourir les routes et pistes de la Kabylie...

— ...Et vous faire visiter Alger, j'espère ! ajouta malicieusement *Mémère*.

— Vous savez bien qu'les villes c'est pas mon fort ! objectai-je.

— Ah mais tu vas bien nous y emmener prendre un *créponné*, non ?

— Bien entendu !... J'ai pas encore parlé d'la chose à Nivea, pour lui réserver la surprise.

— Lucien excelle à se rattraper aux branches ! lâcha ma mie, d'un ton sarcastique.

Nous nous assîmes tous les quatre du côté droit de la *Caravelle*, côté d'où l'on pouvait le mieux bénéficier (selon *Mémère*, qui avait déjà pris ce vol) de la vue sur Alger la Blanche.

Le niveau de bruit ambiant nous dissuada de parler, et les nuages nous cachèrent terre et mer.

Pendant que Nivea lisait le *Guide bleu*, je feuilletai la revue d'Air France, puis sommeillai en songeant à ma première traversée Marseille-Alger, en 59... À l'époque, bien que partant pour le casse-pipe, la découverte du monde m'enthousiasmait, au point d'oblitérer toute appréhension. Maintenant, bien qu'invité par les autorités algériennes, je ressentais une sourde crainte. Je dus me raisonner : pour cette affaire d'*eau légère*, ne suffirait-il pas de faire ressortir son caractère canularique pour qu'on me laisse en paix ? Et les menaces anonymes envers la *walie*, n'étaient-elles pas simplement destinées à rabattre le caquet à la *pasionaria* du *Hezb França*¹ ?

Non, il n'y avait rien de sérieux qui justifiât mon inquiétude — hors l'opération DEM... Oui, j'en voulus à Jul, me promettant de le menacer de ne plus pouvoir assurer notre liaison hertzienne... Mais, à peine imaginée, cette idée me fit honte : ne devais-je lui être reconnaissant à jamais pour

¹ Le *Parti français*, pour les Algériens francophobes évidemment !

m'avoir "mis dedans les secrètes choses"² ?

L'hôtesse annonça soudain l'imminence de l'atterrissage. Le *zinc* entama sa descente et traversa la couche de cumulus. Je crus reconnaître le cap Matifou, qui disparut rapidement vers l'arrière alors que l'appareil, toujours plongeant, vira sur son aile droite, nous découvrant, trop vite, un coin de la ville tentaculaire. Quelques secondes plus tard nous atterrissions à Maison-Blanche (maintenant Dar el-Beïda), face aux grands ensembles de la banlieue sud.

— Ça vaut pas l'accostage en bateau, notai-je. Alger s'montre alors peu à peu, de haut en bas, tout en demeurant fermement voilée d'blanc, comme ses *fatmas*...

Je sentais Nivea toujours anxieuse ; et ce n'étaient pas les racontars d'Alex et d'autres qui l'avaient rassurée. On lui avait conseillé de couvrir sa blonde et vaporeuse chevelure, faute de déclencher des émeutes, car on risquait de la prendre pour Brigitte Bardot... Et surtout, de ne jamais rester seule dans des endroits écartés — où rôdent inmanquablement des mâles faméliques, dont la galanterie n'est pas vraiment celle des cours arabo-andalouses d'antan...

Les Ahmadi nous attendaient. Le *wali*, un peu plus petit et plus gros que moi, était en civil, sans aucun signe distinctif de sa fonction. Il portait galurin campagnard, *blazer* bleu et pantalons gris à la coupe dernier cri. Seules quelques rides naissantes trahissaient sa quarantaine. Les grosses lunettes lui donnaient une allure d'intellectuel de gauche. Son français était excellent.

Aziza, elle, était accoutrée comme en Savoie — ce qui contrastait tout à fait avec la tenue scoute de ma mie. Seule similitude entre les deux femmes : le foulard ; celui de la *walie* d'un vert patriotique et celui de Nivea moiré et brodé, selon la tradition ladine.

Les salutations faites, nos amis nous embarquèrent dans leur R16 vert bouteille (conduite par madame : son mari avait roulé la nuit précédente de sa préfecture de Biskra jusqu'à Tizi Ouzou), direction la gare centrale. C'était le crépuscule et je ne reconnus même pas la familière *route moutonnaire*, sans doute à cause de sa modernisation...

La *walie* pesta contre les ralentissements qui risquaient de faire rater le train à Salouah.

— Patience, dit le *wali*, n'as-tu pas remarqué que les trains sont toujours en retard chez nous !

— Tu dois avoir raison, je le prends si rarement !

Une fois la cousine embarquée dans le bon wagon, la *walie* se décontracta. Heureusement, parce qu'on fit du pare-choc contre pare-choc jusqu'à l'hôtel *Aletti* (maintenant *Es-Saphir*).

Là, les larbins voulurent absolument prendre nos sacs (que Nivea et moi avions déjà machinalement endossés). Ils les portèrent fort maladroitement parce qu'ils étaient lourds (le mien devait faire les vingt kilos) et parce qu'ils n'avaient sans doute pas souvent manipulé ce type de bagage. Dès qu'ils les eurent déposés dans notre chambre et tourné les talons, Nivea partit en chasse du moindre grain de poussière, et moi à la recherche du micro dissimulé !

[*Question propreté elle en remontrerait aux Suissesses ! D'ailleurs ma taquinerie préférée consiste à soutenir que la seule différence entre les Ouins-Ouins (les Suisses vus côté français) et les Ladins, concerne leur gibier préféré : les premiers ne chassant que les escargots les plus lents, et les seconds ne ramassant que les moins baveux.*]

Nivea finit par admettre que la chambre était acceptable et moi qu'il n'y avait pas trace de bestioles électroniques... Mais par prudence, j'allumai tout de même mon vieux *transistor* qui couvrit nos propos d'une musique du style socialo-patriotique, importée des pays de l'Est.

Une heure après, nous descendions rejoindre *Mémère* et les Ahmadi.

C'était la première fois de notre vie que nous mettions les pieds dans un trois étoiles ! Nous nous sentions plutôt gauches, dans notre accoutrement montagnard, qui jurait forcément avec cet environnement luxueux. Les Ahmadi, eux, y évoluaient à l'aise...

Au dîner, pris sur place vers vingt heures, nous ne trouvâmes rien à redire — d'autant que c'est le *wali* qui paya, arguant que toutes nos dépenses seraient remboursées par Brahim.

Ensuite nous sortîmes faire un petit tour à pied. Nous parcourûmes la rue Lellouch (maintenant

² [Il Maestro] *mi mise dentro a le segrete cose*. Écrit Dante à propos de Virgile au chant III de l'*Enfer*.

Ahmed Hocine) jusqu'à la Grande Poste, pour revenir par la fameuse rue d'Isly³ (maintenant Ben M'hidi), traverser la place du même nom et poursuivre jusqu'à l'Opéra.

Là on repara de *L'Italienne à Alger* de décembre 59. *Mémère* énuméra les quelques noms dont elle se souvenait et chercha dans sa mémoire pour savoir ce qu'ils étaient devenus. À l'affiche, il y avait des spectacles folkloriques. L'omniprésence des flics n'empêchait pas de pauvres hères de mendier à la sauvette.

Nous fîmes le tour du square Bresson (maintenant de Port-Saïd) et rentrâmes vers 23 heures.

Nous nous retrouvâmes pour le petit déjeuner, puis repartîmes à Maison-Blanche. Le trafic était dense pour un dimanche matin. Normal, me dit-on, l'Algérie avait opté pour le calendrier islamique. Dans le *zinc*, les tenues militaires, les costumes européens et les vêtements traditionnels se partageaient à peu près équitablement la cabine. Quelques rares *fatmas* et apparemment pas de touristes... d'ailleurs nous-mêmes ne nous sentions pas non plus en voyage d'agrément !

L'avion décolla plein ouest, puis vira sur l'aile, direction sud. Nous n'aperçûmes donc – cette fois-ci non plus – pas grand chose de la mégapole, sinon les cités type HLM, dont certaines étaient en plan depuis que la manne du Plan de Constantine s'était tarie, en 62.

Une fois au-dessus des brumes de basse altitude, alors que nous franchissions l'Atlas de Blida, j'entraperçus, au loin sur notre gauche, parmi des cumulus moins denses que la veille, quelques sommets du Djurdjura. Mais quels étaient-ils : le Ras Timedouine ou le Lalla Khedidja, qui culminent tous les deux autour des 2300 mètres ? Le Ras Tachgagalt ou l'Akouker, plus bas d'environ 150 mètres ? Puis j'essayai d'identifier – grâce aux vieilles jumelles de l'armée, un cadeau de *Pépère* – les crêtes occidentales ; dans le but de saisir, ne serait-ce qu'un instant, la Dent du Lion, là, un peu à gauche, en avant du Tachgagalt.

Je montrai le massif à Nivea puis passai les dites jumelles aux Ahmadi, assis juste devant nous. Le vrombissement étant trop fort pour se parler, ils me firent des signes de connivence auxquels je répondis machinalement, en levant le poing, pouce sorti. Par fierté pour mon passé d'ancien baroudeur du djebel ou pour avoir survécu à cette sale guerre ?

On nous servit un croissant avec café/thé qui nous occupa cinq minutes. Puis je m'endormis. Nivea, elle, suivit notre trajet sur la carte et me réveilla quand elle pensa que nous survolions les monts du Mouydir, parce qu'elle m'avait entendu parler des gorges d'Arak... Je ne sus les discerner. Par contre, j'identifiai le Garet-el-Djenoun (2300 mètres environ), au loin sur notre gauche, que JDR aurait aimé escalader, ne serait-ce que parce que la légende prétend que les *djenoun*⁴ en question égarent les téméraires qui s'y aventurent... Mais bientôt, voilà les sommets tant attendus qui surgissent, à l'avant-gauche... Et ce point culminant, qui se découpe sur l'horizon, ne peut être que le Tahat !

Je savais, depuis l'école, que le massif du Hoggar n'est pas de type alpin (comme les Pyrénées ou les Atlas), mais je fus déçu quand même : ces croupes arrondies d'où jaillissent des tours de basalte noir, ça mérite à peine le nom de montagne, la différence d'altitude par rapport à la zone environnante ne dépassant guère les mille mètres.

— Mesdames et Messieurs, annonça l'hôtesse, nous commençons notre descente sur Tamenghest⁵ ! L'avion, après avoir perdu de l'altitude, initia une grande boucle, nous permettant de voir l'oasis, puis plongea sur la nouvelle piste d'Aguenar.

Le ciel était légèrement voilé, ce qui n'empêchait pas le soleil tropical de taper dur. Deux gendarmes en *Range Rover* nous attendaient. Ils nous transmirent les excuses du directeur Brahim : compte tenu de l'imprécision notoire des horaires d'arrivée, il était resté travailler à l'hôtel *Tahat* (un trois étoiles moderne, précisa la *walie*).

Nous parcourûmes une dizaine de kilomètres de désert avant d'aborder l'oasis qui s'étire le long de l'oued du même nom. Sur l'avenue Abd-el-Kader, artère principale qui traverse l'agglomération de

³ Fameuse par son activité festive et commerçante mais aussi par "le jour où des Français tirèrent sur des Français".

⁴ Démons ou génies (même radical). Singulier : *djinn*.

⁵ Dénomination actuelle de Tamanrasset, qui, à l'origine, s'appelait Fort Laperrine.

part en part, nous subîmes notre premier bain de couleur locale : fellahs miséreux, négrillons en haillons, ânes, mulets et chameaux mal soignés, Toyota poussiéreuses, Land Rover surannées, Peugeot décrépites, camions et autobus à l'avenant.

Au centre-ville quelques touristes européens déambulaient, ébahis.

L'Hôtel était situé à l'autre bout de la ville. Un message de Brahim nous y attendait, qui nous donnait rendez-vous au bar à 12 heures 30, pour l'apéritif, précisa le réceptionnaire.

Nous eûmes juste le temps de nous y installer. Notre chambre était petite mais correcte – moins propre que celle de l'ex-*Aletti*, remarqua cependant Nivea. Normal, en conclus-je : la propreté varie, en fonction de la latitude, selon la même loi que la grossièreté⁶.

À l'heure convenue, Brahim était déjà là, en pantalons clairs et chemisette blanche, conversant avec un maître d'hôtel en gilet et nœud papillon. Il me dépassait de dix bons centimètres en taille et certainement plus en tour de taille. Il avait le faciès caractéristique des descendants directs des Turcs – appelés *Kouloughli* par les Maghrébins. Il vint vers nous, la main tendue :

— Mme et M. Advus ? Je me présente : Abd-el-Latif Brahim, directeur des applications scientifiques au ministère de l'Industrie. Je suis heureux de faire votre connaissance et vous remercie d'avoir accepté de venir jusqu'ici...

Il parlait notre langue fort bien, sur un rythme notablement lent pour un Algérien.

— J'reconnais qu'c'est plus sympathique qu'la première fois ! plaisantai-je.

— Je m'en doute : j'ai appris par Mme Ahmadi votre dramatique accident de 61, mais je suis sûr que vous ne regretterez pas ce deuxième voyage.

— J'vous avoue tout d'même qu'à la vue du paysage j'ai ressenti d'nouveau la soif.

— C'est compréhensible, mais on va soigner ça de suite, en buvant à notre entreprise.

Après les salutations avec le reste de la compagnie, il invita donc tout le monde à s'asseoir et à choisir un apéritif, que le serveur en costume local nous ramena dare-dare :

— Je dois excuser ma femme qui a un peu de retard. Mais il faut honorer notre rendez-vous avec le maître d'hôtel, car il a beaucoup de touristes ces jours-ci, expliqua le directeur.

Nous étions en train de trinquer quand Mme Brahim arriva, toute essoufflée.

Elle portait un corsage mauve clair, tendu par des seins généreux, et une jupe blanche, qui la moulait au point de l'obliger à marcher à petits pas, en équilibre instable sur ses hauts talons :

— Ah, figurez-vous que j'avais complètement oublié de retenir la table chez Moustafa ! Oui, nous avons de la chance : on y donne ce soir même un spectacle de poésie touarègue... Pour m'excuser du retard, je vous fais la bise, hein ?

Et elle se précipita sur moi qui m'étais poliment levé en premier.

— Monsieur Julien ? Je m'appelle Myriam ! fit-elle en me gratifiant de deux sonores bisous.

— Non, moi c'est Lucien ! Malheureusement nous avons perdu notre ami y a longtemps...

— Ah oui, excusez-moi. Lucien comme Leuwen et non Julien comme Sorel ! Et un rire irrésistible lui fit trémousser les seins et tressauter le petit crucifix d'argent qu'elle portait sur sa gorge nue. Je réalisai alors combien sa coiffure et sa voix faisaient penser à Dalida, la populaire chanteuse alexandrine. Mais non la stature ni le faciès : car à peine plus grande que la *walie* – surtout grâce à ses hauts talons –, elle avait une figure ovale très régulière, cléopâtresquement fardée, alors que ses bijoux faisaient plus rue de la Paix que cour ptolémaïque, selon Nivea.

Après avoir bisouillé tout le monde elle s'assit et, considérant les boissons :

— Mon mari m'a encore oubliée ! rouspéta-t-elle.

— Dis-moi d'abord ce que tu désires ?

— Un verre de champagne, comme d'habitude : tu le sais bien depuis le temps !

Le directeur rappela donc le serveur qui vint déboucher la bouteille et lui fit goûter le vin :

— Pour moi c'est du bon, mais pour ma femme, je ne me prononce pas ! rit-il.

— Je ne serai pas difficile dans ce pays, fit-elle. Encore heureux qu'on en trouve !

⁶ Ces lois sont d'origine ribienne (ou peut-être même kalbrésienne, cf. ci-après).

Elle but sa première gorgée puis, s'adressant à Nivea et à ma pomme :

— Je suis vraiment ravie de parler avec des gens qui ont le meilleur accent, comme celui de mon professeur, qui venait de l'Anjou.

— Nous ne sommes pas angevins, dis-je, mais jurassiens.

— Vous parlez cependant nettement mieux que les Pieds-Noirs !

— En gros, il y a deux accents en France, expliquai-je, suppléant Nivea, qui restait muette comme une carpe. Celui du nord et celui du midi. L'Anjou et l'Jura font partie du nord. Quant aux Pieds-Noirs, ils parlent le français du midi à la manière maghrébine...

— C'est pareil chez nous : je crois que partout, il y a un accent du nord et un du sud.

— En Algérie, il y a aussi une différence entre l'est et l'ouest, commenta la *walie*.

— Je pense qu'ici l'accent, et même la langue, diffèrent parfois d'un village à l'autre ! s'écria Myriam.

— Notre pays est cloisonné par le relief, intervint doctement M. Ahmadi. Ce qui explique que la langue berbère, qui n'est pratiquement pas écrite, ait survécu à l'arabe depuis plus de douze siècles ; alors que le copte, je crois, disparu depuis longtemps de la vallée du Nil.

— Oui, c'est une honte, s'insurgea Myriam. Chez nous, les Arabes ont réduit la communauté copte à une minorité, par la taxation⁷ et la ségrégation. Ne vous laissez pas faire en Algérie. D'autant que vous avez la chance que le kabyle s'écrive en caractères latins !

— L'alphabet arabe se prête mieux à la transcription des dialectes berbères que l'alphabet latin, rétorqua le préfet, car ceux-ci sont apparentés aux langues sémitiques.

— Je crois que le problème est plus politique que linguistique, intervint Brahim. Le turc, qui ne fait partie ni du groupe sémitique ni du groupe indo-européen, s'écrit bien avec des caractères latins... sans parler du vietnamien, ou de l'indonésien !

— Il est vrai que nous Algériens, ne savons pas aborder ces problèmes-là avec mesure et sagesse, admit le *wali*. Parce que nous n'imaginons même pas que l'on puisse départager sans passion religion, langue et culture – ce dont les Européens ont l'habitude depuis longtemps...

— Arrêtons d'importuner nos invités avec nos querelles linguistiques... D'ailleurs il est temps de passer à table, proposa le directeur.

— Rassurez-vous, j'connais c'genre de casse-tête : j'suis Basque d'origine et la langue basque est encore à part de toutes celles qu'vous avez citées, conclus-je.

La salle de restaurant était remplie par un *charter* de touristes piaillants, serrés à quatorze autour de chaque table. Quand nous nous assîmes à sept autour de la nôtre, qui avait la même taille, certains d'entre eux nous lorgnèrent avec jalousie. De plus, alors qu'ils attendaient toujours le sempiternel couscous, nous fûmes gratifiés d'un énorme plat de méchoui, dont le fumet se répandit comme une bénédiction d'Allah !

Sur le moment, trop accaparé par la saveur de la pitance, je ne remarquai pas la façon subtile d'alternance symétrique avec laquelle Brahim nous avait répartis : *Mémère* présidait, en bout de table ; à sa droite, Aziza et, à sa gauche le préfet ; puis, à côté de ce dernier, Nivea, suivie du directeur – moi-même étant placé entre Aziza et Myriam. C'était une éclatante illustration des qualités logiques et psychologiques brahimiennes...

Je m'escrimai, comme les autres, à découper au couteau l'appétissante chair, alors qu'il était si simple de saisir l'os avec les mains et de l'arracher avec les dents... Ce que je faisais à la montagne comme à la maison – en dépit des remontrances de Nivea. Mais ne devrais-je pas en être fier, si c'était justement cette façon de dévorer la viande saignante et de s'essuyer les doigts sur les pierres du foyer, qui avait initié le développement des extraordinaires dons picturaux de mes ancêtres Cro-Magnon ?

[*Oui, j'ai bien écrit mes ancêtres, car de qui les Basques – que la Chanson de Roland confond stupidement avec les Maures – tiendraient-ils leur langue et leurs coutumes si particulières, sinon*

⁷ L'islam traditionnel tolérait les judéo-chrétiens (les *Dhimmi* ou Protégés), à condition qu'ils paient une taxe, la *dhimma*.

des peuples locaux s'étant réfugiés au sud-ouest du continent suite au déferlement des envahisseurs orientaux pendant des millénaires ? Et ce sont eux qui ont peint Lascaux et Altamira...]

Tout le monde mangea avec appétit, sauf Myriam — qui surveillait sans doute son poids... Justement, celle-ci, au bout d'un moment, n'y tenant plus, se pencha vers moi :

— Vous savez, me confia-t-elle en essayant, sans beaucoup de succès, de baisser sa voix rauque. J'ai dû subtiliser le manuscrit de M. Doutrerive à mon mari, parce que, à l'allure où il avançait, je n'aurais pas pu en prendre connaissance avant aujourd'hui... En vérité, je n'ai pas tout saisi : qu'a-t-il voulu démontrer à votre avis ?

— Ma femme est plus habilitée qu'moi pour vous répondre, car elle a une formation philosophique, c'est pas mon cas... J'veux c'pendant pas m'défiler : j'crois qu'le but d'la première partie consiste, à partir d'une analyse d'l'évolution universelle, à déduire une éthique appelée "naturelle", c'est-à-dire ne faisant appel à aucune révélation transcendante .

— Mais la deuxième partie est un voyage dans l'espace-temps, donc quelque chose d'absolument impossible aux mortels que nous sommes ! s'esclaffa-t-elle. Puis, s'adressant à toute la compagnie :

— Je parle du manuscrit de M. Doutrerive. Quelqu'un saurait-il m'expliquer le *principe spéculaire*, qui, d'après l'auteur, joue un rôle fondamental dans l'Univers ?

Par un clin d'œil je rappelai à Nivea notre accord sur la tactique.

— Je ne ferai pas mieux que le lieutenant : son langage est relativement clair, à mon avis, daigna-t-elle répondre, me trahissant sans complexe.

— Je peux peut-être vous dire comment moi j'ai compris la chose, intervint alors Aziza. Le *principe spéculaire* consiste à admettre que la conscience de soi et des autres semblables à soi est une propriété universelle qui s'applique tout aussi bien au règne animal... et même au règne minéral. En effet, si l'on sait que les animaux – même les plus primitifs – se reconnaissent entre eux, on oublie que les atomes et molécules le font également, puisque, dans certaines conditions d'ambiance, ils s'assemblent en structures bien déterminées.

Le préfet, jugeant peut-être qu'il fallait sauver l'honneur masculin, intervint à son tour :

— À mon humble avis, l'originalité de ce principe, c'est son application à l'Humanité : l'éthique naturelle serait la conclusion du dialogue de l'homme primitif avec le reflet de sa propre image : je suis pareil à l'autre, il est pareil à moi ; donc je ne dois pas faire subir à l'autre ce que je ne veux pas qu'on me fasse à moi-même... Il s'en déduit que le non respect de l'autre est contre-nature.

— Fort bien, mais où est le Dieu Clément et Miséricordieux dans tout cela ? insista Myriam.

— J'ai compris que Mme Kalbrès et le lieutenant – contrairement à l'aumônier, évidemment – sont d'accord pour considérer le phénomène religieux comme un artéfact social, tantôt plutôt positif, tantôt plutôt négatif, selon les exigences des problèmes réels vis-à-vis des impératifs du dogme... Notons qu'en cela ils ne font que suivre Marx et Nietzsche. Mais ils ajoutent que les idéologies profanes, c'est-à-dire : libéralisme, communisme, fascisme, nationalisme, etc., sont aussi des artéfacts – ce qui constitue une théorie originale !

— N'est-ce pas faire preuve d'une grande présomption, que de penser que notre jugement de pauvres mortels puisse s'appliquer aux choses qui concernent le Bon Dieu ! s'écria la Copte.

— Il ressort de leurs controverses que sans la logique dialectique, il n'y a pas de pensée humaine valable, et donc pas d'Humanité digne de ce nom. Or la maïeutique socratique appliquée à l'Histoire, semble démontrer que les dieux sont eux aussi mortels...

— Au fond, il est cohérent avec lui-même puisqu'il se déclare athée, se résigna Myriam, avant de relancer le débat :

— J'ai encore une question, tout à fait triviale, celle-là : pourquoi dans le complexe infernal, les escouades SS se débandent-elles, terrorisées, à l'apparition du lieutenant ?

Le silence qui suivit prouva que ce genre de détail relatif aux camps de la mort⁸ était peu connu... et sachant que Nivea avait, mieux que moi, lu Primo Levi, je l'engageai à répondre.

— N'oublions pas que le lieutenant est attifé en musulman traditionnel et qu'à Auschwitz les

⁸ Non, non, je n'ai pas l'intention de lepenniser sur les détails en question !

Untermenschen étaient aussi appelés *Muselmänner* ! s'exécuta, *volens nolens*, ma mie.

— Ah oui, s'écria Myriam, les hitlériens prennent JDR pour l'ange exterminateur !

[*En effet, immédiatement après cette scène du Pèlerinage, un haut parleur rappelle que les SS sont tenus de faire don de leur corps afin de nourrir les autres Reichsdeutschen (Allemands de race pure) – qui arrivent en convois ininterrompus – sous forme de Reichswürstchen (saucisses impériales), l'Enfer étant autarcique par définition... Suit le dialogue :*

— Ma prima, cosa si mangiava qui ? (*Mais avant, que mangeait-on ici ?*) demande JDR à Dante.

— Be', si mangiavano i Gran' Turchi, nò ! (*On mangeait les Grands Turcs⁹, bien sûr !*)

— E dopo, cosa si mangierà ? (*Et après, que mangera-t-on ?*)

— Non badare, sterminatori non ci mancheranno mai¹⁰ ! (*Bah, des exterminateurs, il n'en manquera jamais – sous-entendu : qui feront d'excellentes rations !*)]

À ce point, Brahim trouva la bonne transition pour revenir à ce qui l'intéressait vraiment :

— Il y a dans cet ouvrage une constatation remarquable, presque toujours oubliée dans les analyses socio-économiques : l'existence simultanée sur terre de sociétés très hétérogènes, chose qui ne posait pas de problème planétaire tant que les échanges entre elles étaient limités ou inexistantes. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. En particulier, la séparation du monde entre pays riches, donc puissants, et pays pauvres, donc faibles, est une constante menace pour la paix... Cela dit, j'avoue avoir été déçu de n'avoir rien trouvé dans le manuscrit concernant l'*eau légère* !

— Effectivement, répondis-je. Mon interprétation est qu'il lieut'nant, pouvant plus continuer ses travaux à la faculté, a laissé tomber ses recherches, et s'est replié sur son bouquin...

— C'est fort possible, mais nous en reparlerons demain. Profitons maintenant du dessert !

Et il nous invita du geste à piocher dans le plat rempli de sucreries locales, comme dans la corbeille débordante de fruits de saison, que le serveur venait d'apporter... Profusion qui aurait fait saliver encore davantage le *charter* de touristes, s'ils n'avaient déjà dû décamper — houspillés par les guides –, après avoir avalé vite fait une coulante *cassata*.

Suivirent des banalités sur les mérites comparés des *deglet nour* en boîte ou "branchées"...

On termina royalement, avec café/thé et digestifs *ad libitum*, comme dirait JDR.

Pendant que l'on sirotait ces boissons, le directeur reprit la parole :

— Je me permets de parler travail car nous avons beaucoup à faire en peu de temps ! Les intéressés viendront avec moi à la morgue, examiner les corps trouvés dans la zone du drame. On laissera les autres au marché, qui, somme toute, est le spectacle le plus authentique qu'on puisse voir à Tamenghest... Demain vont arriver d'Alger le professeur Ghoutsoûl et le docteur El Bedaoui. Ils représentent respectivement les ministères de la Recherche et de l'Éducation, qui sont évidemment concernés par notre affaire... J'ai même failli inviter un représentant du ministère de la Justice pour traiter du volet propriété intellectuelle. Mais un expert en droit m'a persuadé de l'absence de toute ambiguïté à ce sujet. Conformément aux accords d'Evian, l'État algérien se substitue à l'État français. Or, concernant l'héritage de Mme Kalbrès, aucun héritier ne s'étant manifesté, il tombe dans la catégorie des biens publics et non dans celle des biens vacants¹¹...

— Mme Kalbrès avait désigné le lieutenant comme son légataire universel, objecta *Mémère*.

— Exact, et je m'excuse de ne pas l'avoir mentionné. Cependant, la disparition de M. Doutrèrivi en avril 61 nous ramène au même point, en ce qui concerne la propriété légale.

— Il a certainement encore de la famille en France, insista-t-elle.

— Il y a peut-être aussi des parents éloignés d'Omar El Kalbrès susceptibles de revendiquer l'héritage. Mais ni les uns ni les autres ne s'étant fait connaître, l'État algérien a, je crois, le droit et le devoir de disposer de ces biens comme il l'entend.

⁹ Le massacre des Arméniens par les Turcs dans les années 1920 est considéré comme le premier génocide du siècle. Sans doute y a-t-il, ici également, un jeu de mots avec le mot *granoturco*, désignant le maïs, en italien.

¹⁰ L'histoire récente a montré que le grand Toscan ne croyait pas si bien dire !

¹¹ Biens abandonnés par leurs propriétaires, de gré ou de force, suite à la prise de pouvoir par le FLN, à la mi-62.

— Personnellement, il me semble que l'histoire de l'*eau légère* commence avant que le lieutenant ne s'installe à Corso et fasse connaissance avec Mme Kalbrès, finis-je par déclarer.

Cela surprit un instant le directeur, mais il se reprit très vite :

— Justement, ce débat nous l'aurons demain, car il implique des connaissances de physique approfondie et nous comptons sur le professeur Ghoutsoûl, qui a travaillé avec M. Doutrerive à la Faculté, pour éclairer notre lanterne... J'en reviens à notre programme : mardi, nous pourrions aller honorer la mémoire de vos amis au Tekouyat, s'il se confirme que les deux corps retrouvés ne sont pas les leurs... Il y a, dans ce cas, deux possibilités : soit en véhicule tout-terrains, mais alors il faudra passer la nuit sur place ; soit en hélicoptère, dans la journée, mais ce moyen de déplacement est évidemment moins romantique.

— Moi je trouve qu'on se lasse très vite du désert au ras du sol, trancha l'Egyptienne.

— Vous avez amené votre matériel de montagne, je crois – fit remarquer la *walie* en s'adressant à Nivea et ma pomme. Je suppose que c'est pour faire la grimpette par ici ?

— Bien sûr, répondis-je. C'était déjà notre objectif en 61 !

— À vrai dire, la montagne me passionne aussi : j'ai dû lire tous les romans de Frison-Roche sur le sujet, renchérit-elle. Malheureusement un tel sport est impensable pour une femme algérienne ; vous savez comme nous sommes encore rétrogrades dans notre pays...

— Les femmes y sont rares en France aussi : ça tient non seulement à la tradition mais aussi à la rudesse et au risque inhérents à cette activité, remarquai-je. Mais si nous trouvons un bon guide qui accepte de constituer deux cordées...

— Bravo, applaudit Myriam, je vous suivrai à la jumelle !

— Vous faites bien de m'en parler, intervint le directeur. Car je comptais sur un retour à Alger dès mercredi, pour avoir le temps de visiter la ferme Boère, dans laquelle nous comptons effectuer des recherches minutieuses ; et aussi les ruines de la villa Kalbrès. Là, nous sommes déjà en plein travail d'excavation et le chantier s'avère prometteur. Nous en reparlerons... Pour conclure, j'aurais tendance à préférer l'hélicoptère qui vous permettrait, en gagnant 24 heures sur l'expédition au Tekouyat, de dédier toute la journée de mardi à votre projet d'alpinisme... À propos de guide, j'ai noté un tableau d'affichage à cet effet dans le hall de notre hôtel, mais je suppose qu'il y a l'équivalent à l'hôtel *Tin Hinan* et aux *Zéribas*¹², qui se trouvent à quelques minutes d'ici, et peut-être même à l'office du tourisme... Je vous suggère d'afficher un petit mot à chacun de ces endroits.

La salle était maintenant complètement déserte et le maître d'hôtel vint nous demander si nous étions satisfaits. Comment ne pas l'être ? Sauf que je dus faire une croix sur ma sieste, alors que ça faisait deux nuits que je dormais mal. Nous eûmes en effet juste le temps de retourner à nos chambres pour nous brosser les dents et rédiger les annonces en question.

Vers 16 heures, nous nous retrouvâmes tous à la réception – fors l'Egyptienne, évidemment !

Nous montâmes dans le minibus et attendîmes que le directeur ramène son insouciant moitié.

— Mon Dieu, s'écria-t-elle en se pointant, remaquillée à neuf. Ce serait bien la première fois que des momies s'impatientent ! Et elle pouffa de rire, sans égards pour les dites momies.

On laissa M. Ahmadi, Myriam et Nivea au centre-ville, avec pour mission de porter les affichettes à l'hôtel *Tin Hinan* et à l'*ONAT*.

Le directeur de l'hôpital, en blouse blanche, nous remercia d'être venus ; puis, après nous avoir fait également endosser des blouses, il nous précéda en sous-sol. Les forts relents de pharmacopée nous avaient déjà saisis à l'entrée du bâtiment, mais dans le couloir de la morgue, l'odeur de formol nous assaillit jusqu'à la nausée, malgré la fraîcheur relative du lieu.

Le Dr Bouzid (c'était son patronyme) nous ouvrit la porte à clé et entra en premier. Je le suivis, précédant la *walie* et *Mémère*, alors que Brahim fermait la marche.

À cause de la lumière sépulcrale, il me fallut quelques secondes d'adaptation avant d'apercevoir les détails de la scène. La pièce, aux murs chaulés et nus, devait mesurer environ deux mètres de large

¹² Paillotes en roseaux couvertes de palmes.

et trois en profondeur. Au milieu se trouvait une table basse, étroite et longue, recouverte d'une toile cirée jaunâtre. Sur la table, deux chaises, l'une derrière l'autre. Et sur chaque chaise, un corps ficelé. Les vêtements (chemisettes, shorts, chaussettes et godasses), en bon état de conservation, collaient sur des corps squelettiques recouverts d'une peau parcheminée et noirâtre. Les deux momies penchaient la tête en avant, le menton étant retenu par une ficelle lacée sur l'occiput. Leurs avant-bras reposaient sur les genoux, et le Dr Bouzid, les éclairant de sa lampe torche, nous fit remarquer qu'ils étaient cassés. Ensuite, il me passa ladite lampe, pour que je les examine moi-même.

Le crâne du premier, aux cheveux châtain plutôt rares, était de type dolichocéphale, avec un faciès caucasioïde. Celui du second, couvert d'une brosse noire, était de type brachycéphale, avec un faciès eurasiens. Leurs yeux à tous les deux étaient fermés.

— J'suis catégorique, affirmai-je, ce sont pas nos amis !

— Non, ce ne sont pas eux, répétèrent à la suite *Mémère* et la *walie*.

Nous remontâmes et, après les salutations d'usage, nous nous retrouvâmes avec soulagement sous les palmiers. Par contraste, l'air paraissait parfumé et frais. Je montai dans le minibus et m'y endormis — en attendant Brahim qui s'était attardé avec le Dr Bouzid.

De retour au centre-ville, on retrouva Myriam, Nivea et le *wali*, tous trois assis à l'ombre des parasols d'un troquet, l'Égyptienne avouant s'être vite lassée de marchander la pacotille. Ma moitié exhiba les babioles qu'elle avait achetées pour les filles, les parents et les amis. Brahim commanda la tournée générale, puis, m'entreprenant en aparté :

— C'est tout de même curieux que leur voiture se soit trouvée dans le même coin que vous !

— Non, car nous étions suivis par une Peugeot 304, qu'le lieutenant attribuait à la Sécurité Militaire... Vous savez qu'il était un opposant farouche à la bombe atomique.

— Ah ! Tout s'explique. Mais pourquoi ces détails manquent-ils dans le rapport officiel ?

— Le colonel Champbard mentionnait pas l'hypothèse des barbouzes, pour la bonne raison que j'lui en avais pas parlé, pas plus que d'la tour, car lui-même, avant notre départ, nous avait strictement interdit d'nous occuper d'quoi qu'ce soit touchant à la Bombe...

Le directeur ne tiqua pas à la mention de la tour, preuve que la *walie* l'avait mis au courant.

— À propos – ajoutai-je, Brahim restant pensif –, j'm'étonne que vous ayez obtenu c'rapport.

— Nous avons signalé aux autorités françaises la découverte des momies et elles se sont bornées à nous envoyer la copie du dit rapport...

— Vous n'avez pas trouvé de documents permettant une identification quelconque ?

— Absolument pas, sinon je ne vous aurais pas demandé de venir jusqu'ici ! Les autorités françaises, dans leur réponse, n'ont évidemment pas mentionné cette histoire de filature. Et les pillards qui nous ont fait livrer les corps, se sont volatilisés avec les papiers d'identité et la voiture – pour les revendre au marché noir, sans doute –, tout en nous proposant quelques feuilles d'un dossier sur le Centre d'Essais Atomiques, dans le but de nous monnayer le document entier !

— Et vous avez marché dans la combine ? me permis-je.

— Non, d'abord par déontologie, ensuite parce que ça ne nous intéresse pas.

Je scrutai le moindre allongement de son nez. Sans succès, peut-être parce qu'il savait que les secrets atomiques ne se trouvent pas dans les poches de vulgaires barbouzes.

— Et qu'pensent les médecins des circonstances du décès ? le questionnai-je derechef.

— L'autopsie montre qu'il n'y a pas eu de blessures : les bras ont été cassés par les pillards. La position des corps paraît indiquer qu'ils ont succombé à l'asphyxie dans leur véhicule.

— C'est difficile d'imaginer qu'une tempête de sable puisse enterrer complètement une voiture, objectai-je.

— Pas du tout. C'est possible dans les creux, dit-on, pour peu que les occupants s'endorment.

Sur ce, le directeur se retourna vers la compagnie et annonça, à voix forte :

— Bien, je crois qu'il est temps de rentrer si nous voulons être à l'heure au spectacle !

Nous reprimes le minibus et à ma demande, le chauffeur nous conduisit d'abord aux *Zéribas*, où j'affichai notre annonce sur la porte du premier cabanon, à côté de trois ou quatre autres, relatives à l'activité scolaire.

Au retour à l'hôtel, Brahim rappela qu'il ne restait qu'un quart d'heure pour nous préparer...

Comme par hasard, Myriam se pointa bonne dernière, toute rouge sous le fard :

— Excusez-moi ; mais, voyez-vous, ça m'étonnerait que l'orchestre soit à l'heure, et puis j'ai graissé la patte au *chaouch* pour qu'il nous garde de bonnes places !

Elle avait raison : le charmeur de serpents faisait patienter l'assistance – presque entièrement européenne... Le groupe folklorique ne se pointa que cinq bonnes minutes après notre arrivée.

Je n'étais évidemment pas à même de porter un jugement sur la musique, la danse ou la poésie touarègues, d'autant moins qu'après le dîner (brochettes, riz garni de légumes du pays et pâtisseries locales, avec thé à la menthe), les bourrades de Nivea ne m'empêchèrent pas de roupiller, à la faveur de la pénombre ambiante...

Le spectacle se termina vers 23 heures. Le minibus n'étant pas là (le bruit courut qu'il était tombé en panne), Nivea et moi rentrâmes à pied avec les Ahmadi, cependant que les Brahim et *Mémère* attendirent le retour des taxis, qui avaient été pris d'assaut.

La lune, quasi pleine et très haute dans le ciel, occultait tout le champ d'étoiles autour d'elle... Nous pûmes cependant reconnaître quelques constellations de l'hémisphère sud, dont la fameuse croix.

Une fraîcheur tonique nous fit hâter le pas, et, arrivés à l'hôtel, nous nous jetâmes dans le lit pour dormir à poings fermés, jusqu'à ce que les premiers rayons de soleil filtrant à travers volets et rideaux ne nous réveillent.